



LA MAISON DE JALIGNY

G. FANJOUX

Bibliothécaire-archiviste de la ville de Moulins.

Extrait de la revue « L'Art en province » de 1849

« La maison de Jaligny est une des plus anciennes du Bourbonnais. Quoique les documents historiques qui parlent d'elle ne remontent pas au-delà du XI^e siècle, la haute position qu'elle occupe à cette époque, le rôle que jouent quelques-uns de ses membres, les nobles alliances qu'ils contractent, prouvent qu'elle était puissante déjà depuis longtemps. Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu acquérir aucune certitude sur l'origine de cette famille, car les riches dépôts qui auraient pu nous fournir des renseignements authentiques, ont péri dans la tourmente révolutionnaire. Il y avait alors au château de Jaligny, ainsi qu'au prieuré du Saint-Sépulcre, de précieuses archives, où Baluze avait fait une ample moisson de documents pour son histoire généalogique de la maison d'Auvergne, et où Noël Cousin, savant magistrat de Moulins, avait puisé une foule d'actes anciens pour les savants travaux qu'il avait faits sur les ducs de Bourbon et sur les familles nobles du Bourbonnais. Il ne nous reste aujourd'hui, de ces riches trésors, que l'histoire de la maison d'Auvergne. Quant aux ouvrages de Noël Cousin, restés manuscrits, ils ont eu le sort des archives. C'est donc à Baluze que nous nous adresserons pour connaître l'histoire des seigneurs de Jaligny de la maison d'Auvergne. Cependant nous ne devons pas omettre de mentionner un recueil bien précieux aujourd'hui, et qui nous a fourni un grand nombre de documents, au moyen desquels, nous avons pu rectifier quelques erreurs, et combler quelques lacunes qui se trouvent dans les ouvrages de Baluze et de Justel, c'est l'inventaire manuscrit des archives des comtes et des ducs de Nevers, fait par l'abbé de Marolles, et déposé à la bibliothèque nationale. Quant à l'histoire de la première maison de Jaligny, nous en serons réduits aux documents cités çà et là dans les collections bénédictines.

Le plus ancien de ces documents est de l'an 1036. C'est un acte de donation faite à l'abbaye de la Chaise-Dieu par Hector de Jaligny. Dans le préambule de cet acte, Hector rappelle la fondation du prieuré du Saint-Sépulcre de Jaligny. Poussé peut-être par cet enthousiasme religieux qui avait succédé à la terreur causée par l'approche de l'an mil, et dont nous avons plus haut indiqué la cause, Hector avait fait un pèlerinage en Terre-Sainte : « Reconnaissant, dit-il, que la vie présente est éphémère et âpre pour ceux, qui ne se confient qu'en eux-mêmes, et qu'au dernier jour, les bons recevront une récompense, tandis qu'une peine éternelle sera infligée aux impies » ; considérant avec reconnaissance combien est grande la miséricorde du souverain juge, il construisit, à son retour de Jérusalem, une église qu'il dédia à Notre Seigneur et à son saint Sépulcre. Il éleva ce monument près du château de Jaligny, et l'enrichit de grands biens. Hildin, fils de Gonfrier le dota aussi d'une portion de bois qu'il possédait près de Jaligny. Au mois d'octobre de l'an 1036, Hector donna l'église du Saint-Sépulcre à l'église d'Auvergne où reposent, sous un magnifique tombeau, les très-glorieux martyrs Vital et Agricole. C'est l'abbaye de la Chaise-Dieu dont ces deux saints étaient les patrons. Après Hector, nous trouvons Foulques ou Falcon (Falco de Jaligniaco). On conserve de lui une charte datée de l'an 1036, par laquelle il donne à l'abbaye de Tournus, dont Guillaume son frère était abbé, toutes les terres qu'il possédait depuis la rivière de la Têche jusqu'à Trézel, de plus tout ce qui lui appartenait dans cette ville, même les portes de ses murs avec leur revenu, le quart de l'église avec la sacristie et ses dépendances, etc.... Celle donation est approuvée par sa femme Béatrix et ses deux fils Gonflier et Ithier. Son frère Guillaume fut élu abbé de Tournus, en 1056, et mourut en 1061. Il assista en 1059 au couronnement de Henri I^{er}, roi de France, qui, le même jour, confirma la donation faite par Foulques. Foulques était déjà mort en 1061, car dans une lettre datée de cette année, nous trouvons désigné, sous le titre de Princeps Jaligniaci, Oudin ou Uildin, qui donne à Franck de Boucé, prieur de Saint-Pourçain, les églises de Parroux et de Villiers. En 1095, Gouffier de Jaligny figure parmi les témoins d'Archambaud V, dans une assemblée convoquée par le pape Urbain II, pour régler un différend élevé entre le seigneur de Bourbon et les moines de Souvigny, au sujet de certaines coutumes qui

attendaient aux droits du prieuré. Il faut en conclure que la maison de Jaligny était à cette époque une des plus puissantes du pays. Cette famille allait recevoir un nouveau lustre par le mariage d'un de ses membres, Guillaume de Jaligny, fils d'Oudin-le-Barbu, qui épousa Hermengarde de Bourbon, fille d'Archambaud-le-Fort, mariée d'abord à Foulques-le-Réchin, comte d'Anjou, dont elle avait été séparée par un divorce. Faut-il avec quelques historiens penser que ce divorce ne fut motivé que par des liens de parenté qui existaient entre les deux époux, et croire comme ils le disent, qu'Hermengarde fut accablée de douleur et versa des larmes d'humiliation, lorsque forcée par la volonté du clergé, elle quitta un mari qui l'aimait ardemment ?

« Foulques, le débauché, disent-ils, s'éprit de passion pour la sœur d'Amaury de Monfort (Bertrade) dont tout homme de bien n'a jamais loué que la beauté et pour laquelle il renvoya Hermengarde, sous prétexte qu'il existait entre eux des liens de parenté. Elle quitta donc Foulques (1081), en lui laissant un fils encore enfant Geoffroi Martel, qui fut la tige des Plantagenet, rois d'Angleterre. Haymon Vaire-Vache, son frère, alla la chercher, et, l'emmenant avec lui, il la maria à Guillaume de Jaligny, «un des plus grands seigneurs de l'Auvergne et lui donna pour dot la seigneurie de Beçay. De ce mariage naquirent deux enfants, Oudin et Elisabeth. A la mort de son père, Oudin hérita du domaine de Jaligny. Geoffroi Martel, sans cesse exposé à la haine et aux embûches de Bertrade, que Foulques avait épousée en 1089 jugea qu'il ne pouvait soutenir la lutte avec elle qu'en se faisant des partisans. Il jeta les yeux sur Hugues de Chaumont, chez lequel il avait reconnu une conformité de goûts et d'opinions. Pour s'assurer son amitié, il lui fit épouser Elisabeth de Jaligny, sa soeur utérine, (1100) et leur donna, après la mort de son père (1109), toutes ses possessions d'Amboise. Oudin étant mort jeune et sans enfants, la seigneurie de Jaligny revenait à Elisabeth ; mais il lui fallut conquérir cet héritage à main armée, dans une expédition dont cette femme, que le chroniqueur nous représente jeune et belle, partagea tous les dangers, et dans laquelle elle fit preuve d'une audace toute virile. Après la mort d'Oudin, la terre de Jaligny restant sans défenseur, les seigneurs voisins, avides et pillards comme tous les seigneurs de cette époque, se précipitèrent sur ce riche domaine et se le partagèrent. Les vassaux d'Oudin, que les usurpateurs avaient dépouillés des fiefs qu'ils tenaient de leur suzerain, se rendent aussitôt au château de Chaumont, disent à Hugues que des étrangers se sont emparés des biens qui revenaient à sa femme par droit d'hérédité, et le prient de se hâter de les reconquérir. Mais Hugues, environné de voisins redoutables, refusa d'accéder à leur prière, craignant que, s'il s'éloignait, ses terres d'Amboise et de Chaumont n'eussent le même sort que celles de Jaligny ; car son beau-frère, Geoffroi Martel, étant mort au château de Candé, sous le fer des assassins apposés par Bertrade, il ne pouvait en confier la garde à personne. Mais il autorisa sa femme à aller reconquérir l'héritage qu'elle avait perdu. C'est alors qu'Elisabeth déploya ce courage et cette habileté qui la mettent au rang des héroïnes qui occupent une si belle place dans l'histoire du moyen-âge. Elle quitte Chaumont, et, suivie des vassaux de son frère, elle se rend à Bourbon pour demander du secours à Haymon, son oncle. Il n'était pas dans la nature de cet homme de soutenir la justice d'une cause, même de celle d'un parent, lui qui avait usurpé la baronnie de Bourbon sur son neveu, le fils d'Archambaud V, et s'il donna à sa nièce le secours qu'elle lui demanda, il faut l'attribuer à un but d'intérêt personnel, comme le prouvera la suite de cette histoire. A la tête de sa petite armée, Elisabeth se dirige sur les confins de l'Auvergne et du Bourbonnais, et commence la guerre. La lutte fut longue et opiniâtre; car les ennemis étaient nombreux et puissants. Mais Elisabeth, malgré les dangers qu'elle courut et les tribulations sans nombre qu'elle eut à supporter, ne donna aucune trêve à ses adversaires ; et, après avoir déployé la plus grande énergie, après avoir fait des actes d'un courage étonnant, elle parvint à anéantir tous ses ennemis, et jouit dès-lors en repos de l'héritage de ses ancêtres, excepté de la seigneurie de Beçay, qui avait été la dot de Archambaud, son fils aîné. Jusqu'à présent, dans Elisabeth de Jaligny, nous n'avons rien trouvé de la femme, rien, si ce n'est la beauté. Bientôt nous allons voir apparaître en elle la femme, et la mère ; le courage fera place aux larmes : l'héroïne disparaîtra, et il ne restera plus qu'une mère malheureuse. Elle avait donné le jour à quatre enfants, trois fils, Sulpice, Hugue et Oudin, et une fille, Denyse, qui épousa Ernulph de Bourbon et mourut sans postérité.

En l'année 1129, Hugues de Chaumont accompagna Foulques, comte d'Anjou, qui allait à Jérusalem, épouser Melisende, fille de Baudouin II, auquel il succéda, en 1131. C'est alors que commencent les malheurs d'Elisabeth. Avant son départ, Hugues de Chaumont, dans la crainte que la mort ne le surprît pendant un si long voyage, avait voulu partager ses biens entre ses enfants. Connaissant le caractère envieux de son second fils, Hugues, et sachant qu'il avait contre son frère aîné une grande haine, il lui offrit, pour l'éloigner, la terre de Jaligny ; mais, sur son refus, prévoyant que son dessein était de déclarer la guerre à Sulpice, il donna à ce dernier toutes ses possessions, et força ses vassaux à lui prêter serment de fidélité ; et, après l'avoir mis sous la protection de Geoffroi-le-Bel, comte d'Anjou, lui et ses possessions, il partit pour Jérusalem, où il mourut. Son départ fut le signal d'une guerre entre les deux frères. La pauvre mère gémissait de l'inimitié de ses enfants. Enfin, Hugues partit pour la Terre Sainte. Elisabeth crut qu'elle allait jouir de quelque repos; mais de plus grandes douleurs l'attendaient. Sulpice était encore trop jeune pour avoir l'expérience nécessaire dans le gouvernement de ses états ; mais, violent et présomptueux, il voulut tout régler par lui-même. En vain le comte d'Anjou lui faisait-il de fréquentes remontrances, il ne tenait aucun compte de ses sages conseils, et bien souvent il excita sa colère. Tantôt c'étaient des voleurs qu'il soustrayait à la justice, tantôt des marchands qu'il attaquait et qu'il pillait sur les terres du comte. Enfin, continuant à suivre la voie d'iniquités dans laquelle il était entré, il poussa l'ingratitude envers sa mère jusqu'à lui enlever une partie de son douaire. Elisabeth se rendit auprès de Geoffroi-le-Bel, dont elle implora le secours. Le comte envoya deux fois sommer Sulpice de restituer à sa mère les biens qu'il lui avait enlevés, et bientôt, voyant qu'il employait la dissimulation, et qu'il cherchait à éluder ses ordres, il entra dans une grande colère, et le força, les armes à la main, à reconstituer dans son intégrité le douaire d'Elisabeth. Ne pouvant plus vivre auprès de Sulpice, elle se retira à Jaligny, qu'elle avait donné en apanage à Oudin, le plus jeune de ses fils.

Elle jouissait du repos que méritait une carrière si agitée, quand, du fond de sa retraite, elle apprit que Sulpice, présomptueux comme par le passé, s'était fait de nombreux et redoutables ennemis, et qu'il se trouvait engagé dans une guerre contre Goscelin d'Aulnay et Thibaud le Grand, comte de Blois. Prévoyant les malheurs qui attendaient son fils, son cœur s'émeut, et, oubliant ses ressentiments, elle part de Jaligny pour aller auprès de ce fils, sur lequel elle gémit. Arrivée à Amboise, dans sa maison, située près de l'église Saint-Thomas, elle fait venir Sulpice près d'elle, elle lui parla ainsi en pleurant : « O mon fils ! Pourquoi as-tu entrepris cette guerre sans me consulter ? Est-ce qu'en vieillissant j'ai perdu la raison ? Crois-moi, dans ce corps affaibli, mon bon sens a conservé toute sa vigueur, et cette peau sillonnée de rides cache un esprit que les ans n'ont pu affaiblir. Tu ne peux confier tes projets à personne qui t'aime avec plus d'ardeur, ou qui te conseille avec plus de prudence que moi car, que peut-on comparer à l'amour d'une mère ? Robert, le fils du roi de France, et Thibaud de Blois s'avancent contre toi avec une armée insurmontable. Tu devais réfléchir à la difficulté de ton entreprise et à la puissance de tes ennemis. Il fallait considérer que les troupes que tu as rassemblées de tous côtés ont été infidèles. O mon fils ! Crois en la prudence de ta mère, renonce à ces projets téméraires. Je ne sais auquel des deux partis la guerre sera favorable, mais, hélas ! Je crains bien pour le nôtre. » A ces mots, les sanglots étouffèrent sa voix et elle resta silencieuse. Insensible à une si grande douleur, Sulpice répondit avec une dédaigneuse jactance : « Je » m'étonne, ma mère, de l'assurance avec laquelle tu te » prononces d'avance sur la victoire ! Peut-on comparer le courage de nos ennemis avec le nôtre ? N'ai-je pas, comme eux, de puissants et valeureux guerriers ? » Crois-moi, très-chère mère, attends l'issue de la guerre en espérant la victoire. Mais les craintes d'Elisabeth n'étaient que trop fondées. Désespérant d'amener Sulpice à renoncer à cette lutte insensée, elle résolut de l'aider à la soutenir. Thibaud s'avancait toujours. Il n'y avait pas un instant à perdre. Rappelant les derniers restes de cette énergie que nous l'avons vue déployer à une autre époque, elle fit au château de Maindré les apprêts nécessaires pour soutenir un siège, et se jette dans cette place avec Sulpice (1153). Le comte de Blois arrive et assiège vainement le château ; désespérant de s'en rendre maître par les armes, il résolut d'employer la ruse. Il feint d'en vouloir venir à des arrangements, et propose un colloque à Sulpice, qui, ne suspectant pas la bonne foi de son adversaire, se rendit aussitôt avec ses deux fils Hugues et Hervée, au lieu désigné. A peine y étaient-ils

arrivés, qu'ils se virent environnés de toutes parts, liés et conduits à Chataudun où on les enferma. Cette trahison remplit de découragement les défenseurs du château, de Maindré. Ils se retirèrent à Chaumont, d'où ils envoyèrent un messenger à Jaligny, annoncer leur malheur à Oudin, et le supplier de venir à leur secours. Le seigneur de Jaligny met ses terres sous la garde d'Archambaud de Bourbon, son parent, rassemble ses vassaux les plus dévoués et court avec eux au secours de son frère. Il s'enferme dans le château de Chaumont et soutient vaillamment les assauts du comte de Blois qui est forcé de se retirer en emmenant prisonniers quelques vassaux de Jaligny. Mais pour se venger de sa défaite, il fit mourir Sulpice dans d'horribles tourments, et fit attacher son cadavre à un gibet. Après avoir rendu d'éminents services à la seigneurie d'Amboise, Oudin revint à Jaligny, laissant la garde du château de Chaumont à des serviteurs dévoués. Quelque temps après son arrivée dans ses domaines, il eut la douleur de recevoir la nouvelle de la destruction du château, de Chaumont, condition imposée à Elisabeth par le comte de Blois, pour la délivrance des fils de Sulpice. (1154)

Vers la même époque, Oudin entreprit un pèlerinage à Saint-Gilles. Ce voyage devait lui coûter la vie. Plusieurs de ses hommes-liges, trahissant la foi jurée à leur seigneur, se mirent en embuscade dans un défilé, et l'assassinèrent à son passage, L'histoire se tait sur les motifs qui ont pu pousser, les assassins à commettre ce crime, elle nous dit seulement qu'ils nourrissaient contre Oudin une haine cachée. Un messenger vint apporter cette nouvelle à Amboise. Elisabeth, surmontant la nouvelle douleur qui l'accablait, et craignant de voir une seconde fois la terre de Jaligny livrée à la merci des seigneurs des environs, prit aussitôt toutes les mesures pour en assurer la possession à son petit-fils. D'après ses conseils, Hugues se rendit en hâte dans les domaines de son oncle, reçut l'hommage de tous les vassaux, et prit le titre de seigneur de Jaligny. Elisabeth, accablée de vieillesse, et souffrant depuis longtemps d'une pleurésie, mourut le 12 octobre de la même année, et fut enterrée à Pontlevoy, près de Sulpice, que des moines avaient enseveli, après avoir détaché son corps du gibet.

Telle fut la vie de cette femme remarquable. Si sa biographie occupe dans cette notice une place plus grande que celle des autres seigneurs de Jaligny, c'est que, ainsi qu'il arrive aux personnages marquants de l'histoire, les documents contemporains parlent souvent d'elle, et que les chroniqueurs ont comme nous pris plaisir à mettre en relief cette héroïne à qui ils prédisaient un bonheur qu'elle n'eut pas, quand ils ont dit en parlant d'elle. « Femme heureuse par sa naissance, « sa beauté, son mari et ses enfants. »

Résumé

Hermengarde est la fille du seigneur de Bourbon Archambaud IV (dit « le fort »). Elle a été répudiée par son premier mari dont elle a eu un fils : Geoffroi Martel.

Elle épouse en 1081 Guillaume de Jaligny, avec l'aide de son frère Archambaud V (dit Aimon Vaire vache). La seigneurie de Jaligny est puissante et indépendante.

Guillaume et Hermengarde ont deux enfants : Oudin et Elisabeth (1085). Oudin hérite Jaligny mais il meurt jeune. Elisabeth épouse Hugues de Chaumont (dans le val de Loire près de Blois) grâce à son demi-frère Geoffroi Martel qui lui fait don de ses possessions d'Amboise. (une partie de l'héritage de son père).

Mais la mort d'Oudin a laissé la seigneurie de Jaligny sans protecteur. Elisabeth doit reconquérir par la force, à la tête de son armée, sa seigneurie qui avait été occupée par des seigneurs rebelles ; Son mari, Hugues, est resté à Chaumont pour protéger ses terres.

Elisabeth mène une guerre longue et difficile mais elle est victorieuse.

Hugues et Elisabeth ont eu 4 enfants : Sulpice, Hugues, Oudin et Denyse (Elle meurt sans descendance).

Sulpice hérite des terres d'Anjou et Hugues celles de Jaligny avant que leur père ne parte pour Jérusalem où il va mourir. Les deux frères se détestent, commencent à se faire la guerre, ce qui rend leur mère malheureuse. Mais Hugues décide à son tour de partir en croisade.

Cependant Sulpice, son fils aîné, pose problème car il s'est lancé dans un grave conflit avec le comte de Blois. Elle ne parvient pas à lui faire entendre raison si bien qu'elle décide de l'aider. Mais Sulpice est pris par trahison et il est pendu par le comte de Blois.

Les malheurs d'Elizabeth n'étaient pas terminés car son troisième fils, Oudin, qui gérait la seigneurie de Jaligny est assassiné. Elle eut le temps de prendre les décisions nécessaires pour tout léguer à son petit-fils Hugues avant de mourir accablée de vieillesse le 12 octobre 1154 à 69 ans.

Elle a été enterrée dans l'abbaye de Pontlevoy auprès du corps de son fils aîné Sulpice.

On lui prédisait un bonheur qu'elle n'eut pas car on disait d'elle, quand elle était encore jeune : « Femme heureuse par sa naissance, sa beauté, son mari et ses enfants. »